

quelconques. « La fête elle-même, raconte M. Bernier, malgré notre amour pour les congés, nous était encore plus agréable par la douce cordialité qui en marquait le caractère et par la joie franche qu'elle nous inspirait. La manifestation de nos sentiments n'avait rien de bien brillant ni de bien recherché : quelques compliments, tant en vers qu'en prose, tant en français qu'en latin, tout au plus une pastorale allégorique, en faisaient tout l'apprêt ; c'était de tradition, la charge, ou plutôt le privilège des rhétoriciens ; un élève d'une autre classe n'était point admis, sans leur permission, à faire l'hommage d'une pièce de sa composition ; seulement, le premier et le second de chaque classe venaient, en présence de tout le collège rassemblé, embrasser M. Mongazon. Mais tous les cœurs battaient à l'unisson, tous les fronts étaient rayonnants, la joie pétillait dans tous les yeux, toutes les bouches répétaient avec ensemble et avec un incroyable entrain, sur l'air de *Triomphez, tendre Alcindor* :

Vive Urbain dans tous les cœurs,  
Vive sa loi paternelle !  
Que son joug a de douceurs !  
Que ses attraits sont vainqueurs (1) ! »

La fête de M. Mongazon se célébra pour la première fois dans son nouveau collège d'Angers, le jeudi 26 mai 1836. On en fit, comme à Beaupréau, un congé absolu. Les élèves partirent en promenade dès six heures du matin et déjeunèrent dans une maison de campagne, sur les bords de la Maine. Après une grand-messé solennelle chantée par l'économe (M. Mongazon, malade, ne descendit pas de sa chambre de toute la journée), on inaugura le réfectoire récemment achevé et magnifiquement décoré.

Pendant le repas, on exécuta une cantate (2) de circonstance :

Oublions qu'un cri de tristesse  
A menacé notre bonheur,  
Quand l'objet de notre tendresse  
Sent enfin calmer sa douleur.  
Il souffrait. A ce mot d'alarme  
Nos yeux s'élèvent en pleurant ;  
Oh ! quand l'amour verse une larme, } *bis*  
Il obtient tout... Nous l'aimons tant ! }

Comme l'yeuse hospitalière  
Qui ne flétrit point ses rameaux,  
Sous ton ombrage tutélaire  
Tu verras des enfants nouveaux ;  
En les rassemblant sous ton aile,  
Ton cœur, Urbain, sera content,  
Et puis ta famille fidèle } *bis*  
Dira toujours : nous l'aimons tant ! }

(1) « Il nous est impossible, malgré toutes nos recherches, de dire à quelle époque et par qui cet heureux couplet a été composé. Il remonte, évidemment, à la première ou à la seconde année de la restauration du collège de Beaupréau ». Bernier, *Notice*, p. 107. — L'air est extrait de *La Belle Arsène*, comédie-féerie de Monsigny.

(2) Composée par M. J.-B. Priou.